

## LE TESTAMENT SANGLANT

## PREMIERE PARTIE.

## I

## LE REVENANT

— C'est donc bien fini !... Malgré votre récit, malgré moi-même, je doutais encore !... Oui, mademoiselle Clotilde de Perne est mariée, ou plutôt il n'y a plus de Clotilde de Perne ; il n'y a que la vicomtesse de Varni, que je ne connais plus et que je ne reverrai jamais : voilà la pensée dont je veux vivre, en attendant que j'en meurt !

Puis, se reprenant comme frappé d'un souvenir.

— Avant ce mariage, dit-il à Dominique, pas un indice n'est parvenu jusqu'ici, pour vous apprendre, à vous et à elle, que je n'étais pas mort...

— Pas un.

— Vous n'avez vu personne ?

— Personne ; et ce silence a achevé de nous faire croire que vous n'existiez plus.

— Ainsi donc, reprit Gaston, Dieu n'a pas laissé arriver ici l'homme que j'avais envoyé ! Quelque accident l'aura détourné de sa route ! ou peut-être, une fois éloigné de moi, m'aura-t-il oublié !...

— Vous aviez envoyé quelqu'un ?... s'écria tout à coup Claude Rioux avec une émotion que rendait plus frappante encore son accent rude et énergique ; vous aviez envoyé quelqu'un ?

— Oui, un nommé Jean Peyrol, un matelot du « *Lys*, » recueilli, comme moi, sur le vaisseau anglais par le capitaine Hower. Cédant à mes prières, le capitaine consentit à le mettre en liberté, et il partit pour la France bien avant moi, à bord d'une corvette que nous rencontrâmes, qui devait mouiller à Toulon. Jean Peyrol m'était dévoué ; je comptais d'ailleurs sur sa reconnaissance : je le chargeai de venir à Avignon, de tâcher de voir mademoiselle de Perne, et de lui remettre une lettre, dans laquelle je lui racontais tout ce qui s'était passé, en ajoutant que j'espérais bientôt être de retour auprès d'elle.

— Et d'après vos calculs, reprit Claude, vers quelle époque ce Jean Peyrol devait-il être ici ?

— Il y a dix-huit mois à peu près, au mois d'avril ou de mai de l'année dernière.

— C'est cela, poursuivit Claude toujours plus agité et comme se parlant à lui-même ; n'étais-ce pas un homme d'une quarantaine d'années, maigre, petit, le teint basané, l'air malade, les cheveux ras, une cicatrice près de la tempe ?...

— Justement.

— Eh bien ! monsieur de Tervaz, aussi sûr que je m'appelle Claude Rioux et que j'aime Julie Thibaut, ce Jean Peyrol est venu, et il y a là-dessous un orime affreux, un secret terrible...

— Que voulez-vous dire ?

— Écoutez-moi. L'année dernière, à la fin d'avril, j'étais, un soir, ici même, à la place où nous sommes. Julie, que son père renvoie toujours dès que je mets le pied dans son cabaret, était absente. Je vis entrer un homme qui avait l'air d'un marié, mais dont la figure m'était totalement inconnue ; il s'assit et demanda à souper ; il paraissait exténué de faim et de fatigue. Pendant que Thibaut le servait, j'entendis cet inconnu qui lui demandait

comment il pourrait s'y prendre pour parler à une jeune personne nommée mademoiselle de Perne, fille d'un grand seigneur du pays, le marquis de Perne. A ces deux noms, je dressai l'oreille ; malheureusement, je n'étais pas seul à entendre.

A une autre table mangeait et buvait Baptistin, le garde-chasse favori du vicomte de Varni... un coquin fleffé, qui tiro sur un homme comme sur un perdreau !... un misérable qui ose faire les doux yeux à Julie !... Mais n'importe, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. À peine out-il entendu la question de l'étranger, Baptistin s'éclipsa et sortit ; un quart d'heure après, il rentra, et comme toutes les autres tables étaient prises, il s'assit sans faire semblant de rien, à la table de l'inconnu qui terminait son souper ; les voilà causant et trinquant ensemble. Baptistin demanda du vin vieux de la Nerthe, un vrai brulot !...

Je vis la conversation s'animer entre eux ; l'inconnu avait d'abord paru interroger et Baptistin répondre ; bientôt il me sembla que c'était le contraire, que Baptistin questionnait et que l'autre répondait. Leur souper ne finissait plus ; les bouteilles se succédaient ; il était tard.

Vous savez que la fin d'avril est le moment de la pêche aux aloses ; j'avais donc à caler mes filets. Je sortis ; je déliai mon bateau, et je passai de l'autre côté du Rhône. Quoique le temps fût nuageux, on y voyait assez clair, parce qu'il y avait pleine lune. J'étais en train de débrouiller mes filets, lorsque j'aperçus, sur la rive que je venais de quitter, deux hommes qui marchaient côte à côte ; ils firent ensemble environ deux cents pas.

J'entendis ensuite un bruit de rames, et je revis mes deux individus dans un petit bateau qu'ils dirigeaient du côté de la Barthelasse ; je me sentis troublé sans savoir pourquoi.

Voilà, me dis-je, Baptistin qui conduit cet homme au pavillon de Mignard, chez M. le marquis de Perne. — Car, suivant leur habitude, le marquis et sa fille étaient allés passer le printemps dans ce pavillon, situé vers le milieu de l'île. Bientôt les arbres du bord me cachèrent Baptistin et son compagnon ; mais, quelques minutes après (oh ! j'en frémis encore !), un cri, un cri terrible, le cri d'un homme qu'on égorge, traversa l'espace et arriva jusqu'à moi ; vous jugez avec quelle attention j'écoutai... Plus rien ; je n'entendis plus que le bruit du Rhône qui se brisait avec fracas contre le rocher de la Justice.

Je restai dans mon bateau toute la nuit, l'œil et l'oreille au guet, attendant toujours ; je ne vis personne.

Le lendemain, je me glissai à travers les broutières ; je cherchai, je furetai à l'endroit où Baptistin et son compagnon avaient dû aborder : la terre me parut foulée et piétinée plus que de coutume ; quelques branches étaient cassées à hauteur d'homme, comme s'il y avait eu une lutte corps à corps ; mais je n'aperçus pas d'autres vestiges. Baptistin, sans doute, avait pris ses précautions : le Rhône était là et lui avait servi à tout faire disparaître, le corps et les traces.

Au récit imprévu de cet horrible épisode, Gaston resta stupéfait, atterré : le ressentiment, l'épouvante, le doute, se disputaient son âme.

— Et vous croyez, dit-il, que cet inconnu est l'homme que j'avais envoyé ?

— Je n'eus qu'une idée confuse, et telle est la terreur qu'inspirent ici le nom, le pouvoir de M. de Varni, que je ne parlai de cet événement à personne, pas même à Dominique, pas même à Julie... Mais maintenant j'en suis sûr : l'époque, le signalement, tout s'accorde avec mes souvenirs. Lorsque Baptistin, entendant cet étranger demander mademoiselle de Perne, sortit du cabaret